Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 26 (1958)
Heft: 5

Artikel: Sur un livre...
Autor: Gérard, R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-568665

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

gendein Kerl, der ein «Fall» wird. Aber das Theater serviert kleine Wagnisse, vor Jahren war es Green's «Süd», kürzlich die kleine Komödie «Strausseneier» — Harlans Film nahm niemand ernst (die Erfahrung machte ich übrigens fast überall). Und dann bespricht man alles: im Freundeskreis oder in einem der netten Lokale. Es muss in München viele private Zirkel geben, denn in den Lokalen sieht man hauptsächlich Fremde. So ist der Eindruck gespalten — Kein Wunder, dass Klubbildungen kurzlebig blieben, abgesehen von den heroischen Bemühungen einzelner. — Ich war bei einigen Münchnern daheim, es war sehr nett, man müsste mal wiederkommen — ja, ja... Wie gesagt, über München möchte ich keinesfalls etwas Endgültiges gesagt haben.

(Wird fortgesetzt.)

Ohne Verantwortung der Redaktion.

Sur un livre . . .

par R. Gérard

L'homophilie a pris dans la littérature contemporaine une place qu'elle n'avait pas tenu depuis l'antiquité et, qu'au début de ce siècle, même les plus intéressés par cette question n'auraient osé espérer pour elle.

Est-ce une victoire? Oui, sans doute, dans l'absolu. Mais, sans être de ces grincheux qui trouvent toujours à redire sur les victoires, il est permis de juger par quels moyens elles sont acquises et de garder quelques doutes sur les résultats qu'elles apportent.

La connaissance, la compréhension de l'homophilie se répandent, c'est un point certain, mais ne faussent-elles pas le sujet? Si l'on passe en revue les grandes vedettes spécialisées en cette littérature, on peut penser que les tableaux qu'ils offrent de l'homophilie sont un peu déroutants par leur parti-pris de présenter des cas extrêmes ou étranges, n'ayant aucun rapport avec «l'homophile moyen», celui qui vit comme tout le monde et sur lequel personne ne se retourne.

Quelle impression les héros détraqués d'un Jean Genêt, les snobs cyniques d'un Peyrefitte ou les médiocres mauvais garçons d'André du Dognon, peuvent-ils donner de nous à l'honnête lecteur peu informé? Et, pour nous-mêmes, n'est-il pas un peu agaçant de nous voir sublimés par le lyrisme de Carlo Coccioli ou dégradés par tous ceux qui suivent la mode actuelle du roman malsain?

On se lasse de ces déformations et, pour moi, j'en arrive à oublier sans scrupules de me précipiter sur le dernier «homophile notoire» paru.

En revanche, quel plaisir lorsque le hasard me fait découvrir une histoire présentant un cas d'homophilie entre des personnages créés par un authentique écrivain non spécialisé. Plus de déformation, ni d'enflure. Une discrétion volontaire qui rapproche ces personnages du véritable homophile, celui qui n'apparait ni dans les «carnets mondains», ni dans les «faits-divers». Et, lorsqu'il arrive que ces cas soient présentés par la plume d'un grand écrivain, le plaisir devient délectation et la surprise se double de la joie de découvrir.

Ainsi, après m'être enchanté de la jolie nouvelle de Romain Gary (Prix Goncourt 1956): «Ainsi s'achève une journée de soleil», parue dans

le numéro 78 de la Revue de la Table Ronde, je viens de retrouver et de relire un charmant recueil de nouvelles de Marc Bernard: «Rencontres», (N.R.F. 1936). Marc Bernard, autre prix Goncourt pour «Pareils à des enfants», livre délicieux, souvenirs d'enfance, sans trace d'homosexualité mais que tout être sensible ne peut ne pas aimer, (je ne parle pas des émules de Monsieur Peyrefitte!).

Je reviens à «Rencontres» après cette inutile digression. La première et principale nouvelle du recueil s'inutile: «Amitié». Et c'est bien de l'amitié qu'elle traite. De la noble et profonde Amitié, telle que l'imaginaient les Anciens, telle que la ressentit encore un Montaigne, avant que les temps modernes abâtardissent le mot et le sentiment. De l'amitié, allant jusqu'au désir physique d'union entre deux êtres mâles et sains. L'amitié, enfin, telle que l'éprouvent la plupart des hommes, quoiqu'ils refuseraient pour la plupart de le reconnaître, et s'obligent par respect de conventions stupides à la camoufler sous des dehors détachés. Mais, qui n'a mis une fois dans une poignée de mains le désir, le besoin d'appuyer sa joue contre la joue, sa poitrine contre la poitrine de l'ami et de sentir son corps fraternel, de traduire sa tendresse en sensualité?

Entre les nombreux qui sont et seront toujours soumis à l'impossibilité de s'abandonner à la nature et les rares (heureusement!), qui transforment l'amitié en exhibitions efféminées, il y a ce juste milieu que nous décrit Marc Bernard. L'histoire de deux garçons qui ressentent et réalisent la part de désir physique motivant l'amitié virile.

Une cave vinicole dans la région du Gard. Etienne, chimiste à Paris, et Jacques, marin, se sont engagés tous deux pour la saison des vendanges dans les bureaux de cette exploitation. La seule raison de l'aventure est leur besoin de se retrouver et de vivre ensemble quelques jours d'été volés à leurs destins séparés. Leur adolescence a créé cette amitié qu'Etienne évoque:

«Avec quelle ferveur il avait prononcé ce mot: Amitié. Etienne le revoyait en effet courant au vestiaire lui chercher son gros chandail de laine, mais jamais jusqu'à ce jour il n'avait songé à se demander comment il se faisait alorsque ce garçon de quinze ans se montrât si empressé à le servir. Il resta un moment rêveur, s'efforçant de comprendre, de dégager une idée claire de toutes celles qui l'agitaient . . . Etienne venait de retrouver le garçon ardent dont les gestes avaient une grâce sans pareille au milieu de la meute hurlante des jeunes. S'il jetait un coup d'oeil sur leur mêlée, c'est toujours ce visage, ces yeux clairs qu'il rencontrait... L'amitié d'Etienne et de Jacques était si vive que, chaque année, elle les faisait se retrouver malgré la distance, tous deux s'acheminaient vers leur ville natale où ils se rencontraient....».

Quoiqu'ils soient séparés durant le jour par les occupations et les personnages pittoresques que Marc Bernard décrit avec humour et avec la profonde connaissance qu'en a cet enfant du pays, Jacques et Etienne se retrouvent pour les repas, les longues promenades d'après-dîner et les nuits chaudes dans leur chambre:

«... une grande pièce blanchie à la chaux, les murs avaient des reflets bleus, ils renvoyaient la lumière avec tant d'éclat qu'elle paraissait jaillir d'eux-mêmes . . . Une haute fenêtre s'ouvrait sur le paysage de collines au bas desquelles commençait l'étendue de vignes . . . Le lit immense était

recouvert d'une couverture qui retombait jusqu'au sol en plis blancs et droits . . .».

Jusque là, leur affection réciproque s'est contentée de ces échanges que permettent les regards, la main posée sur une épaule et les longues conversations. Désirent-ils davantage l'un de l'autre? S'ils le ressentent obscurément, ils ne se l'avouent pas à eux-mêmes. Jacques, pourtant, le plus jeune, semble être le plus informé de ce qui couve sous l'apparente pureté de l'amitié. Il faudra qu'Etienne exprime son désir d'une belle Italienne animale et racée, employée à l'exploitation, pour que Jacques laisse parler sa jalousie. Etienne croira d'abord que Jacques est attiré aussi par cette femme. Mais, peu à peu, la vérité lui apparait, le bouleverse.

La saison des vendanges s'achève, les deux garçons font leur dernière promenade d'après-dîner, partagent pour la dernière fois le lit campagnard. Ils doivent se séparer le lendemain matin, chacun retournant à sa vie quotidienne. Se quitteront-ils sur ce malentendu, emportant ce malaise inexprimé?

«. . . Ce vide lui serra le coeur. Etienne soupira, remonta avec précaution les couvertures pour ne pas réveiller Jacques et se mit à contempler les nuages minces . . . Il était là, songeur, quand il s'apperçut que Jacques ne dormait pas. Ce fut d'abord une sorte d'intuition, mais bientôt il n'en doute plus: cette respiration régulière et profonde, mais ensuite de plus en plus courte, comme si l'air eut manqué dans la chambre, tout l'avertissait d'une feinte. Il n'avait pas auprès de lui un corps abandonné dans le sommeil, mais tendu, crispé au contraire, qui faisait un grand effort pour donner le change. Cette découverte l'emplit de fièvre, ses sens en un instant s'affinèrent . . . Mais, si Jacques ne dormait pas, pourquoi demeurait-il silencieux, pourquoi dissimulait-il avec tant de soins cette veille? C'est ce qu'Etienne se demanda durant un intsant, et soudain une voix en lui, indistincte mais vibrante comme une clameur lui répondit. Son coeur se mit à battre avec violence . . . Etienne eut l'impression que le lit même en vibrait.

«Jacques!» appela Etienne tout bas, d'une voix tremblante.

Mais, imitant le grognement plaintif du dormeur qui ne veut pas être éveillé, Jacques tourna la tête, ramenant son bras sur son visage.

Etienne se demanda s'il ne devait pas accuser sa fièvre d'où naissait un fleuve d'images qui roulaient sous son front. Un long temps se passa...

Puis Etienne sentit que son ami rampait vers lui, il lui semblait qu'il venait de très loin, qu'il avançait à travers mille obstacles, qu'il se pourrait qu'il ne l'atteignit pas avant que le jour se levât, et que, si cela arrivait enfin, ce serait aux prix d'une grande souffrance: en sueur, épuisé, couvert de déchirures et de sang.

Et, lorsque Jacques posa ses deux mains autour de son bras, comme un noyé s'accroche à une branche qui pend sur l'eau, Etienne eut un long et terrible tremblement intérieur qui ondula à travers sa chair, de la tête aux pieds.

Il n'y eut plus ensuite que le silence . . ., le halètement de deux poitrines qui aspiraient l'air rapidement, à coups profonds. Et on entendit peu après un bref gémissement, un cri plaintif de jeune bête, comme il arrive aux chiens d'en pousser pendant leur sommeil. Les deux mains

s'ouvrirent, épuisées, et Jacques glissa du lit, comme s'il tombait. Etienne le vit se diriger sur ses pieds nus, aussi silencieux que dans un rêve, vers la fenêtre où se trouvait un fauteuil d'osier.

Il le voyait là, qui formait une ombre noire dans la lumière, avec sa tête penchée, ses longs cheveux rejetés en arrière, et il entendit encore, mais plus bas, plus étouffé, ce même cri de plainte, de prière, d'appel. Mais Etienne ne pouvait rien pour lui que se taire, ne pas bouger.

Et il se passa ainsi un autre long temps.

Alors, Jacques se leva et, posant sa joue sur la poitrine d'Etienne. Il lui repris le bras avec un tel élan qu'on aurait pu croire que sa vie tout entière aboutissait à ce geste.

Etienne fit un effort surhumain pour briser la force qui la tenait immobile, soulevant son bras gauche, il appuya sa main sur la joue de Jacques, la caressa avec douceur, cependant qu'il sentait rouler sur sa poitrine des gouttes lourdes, chaudes, comme si elles coulaient d'une plaie..».

Le lendemain, à son réveil, Etienne trouvera le lit vide. Jacques est parti sans adieu.

«Etienne attendait sans espoir qu'un pas, qu'une voix retentit dans le pur silence de ce matin d'automne . . . Pour la première fois de sa vie, il sentit que son énergie ne lui servait à rien, qu'une part en lui le trahissait, cédait lentement devant la tristesse qui le gagnait, s'abandonnait à cette tristesse avec délices . . .».

Une belle histoire, triste et vraie, qui nous change . . .

Avril 1958.

La Méduse

Il y a des rêves trop intenses. Ils réveillent ceux qui dorment. Jean Cocteau

J'ai fait l'autre nuit un rêve étrange, si fascinant que, lorsque je me suis éveillé, j'ai haï le matin. La vie pourrait être aussi intense que les rêves, si l'on y était tout à fait soi-même, si l'on y jouait le jeu jusqu'au bout . . .

C'était au bord de la mer; seul sur la plage et, peut-être, entièrement nu, je regardais le soleil s'enfoncer lentement dans les eaux vertes, figées par une extrême bonace.

Malgré le torpeur des éléments, j'entendais des vagues, je sentais sur mon visage la fraîcheur du vent; toute mon attention était tendue vers le soleil, trop long à disparaître: j'avais la sensation pénible d'être le centre du monde et l'astre semblait retarder son sommeil pour voir ce qui allait arriver . . .

Sans l'avoir entendue venir, je sentis qu'elle était derrière moi. Comme le lapin stupide de terreur fixe le cobra, je me retournai, je regardai. Je ne vis d'abord que la tortue, grosse comme un char et parée telle une déesse; la femme se tenait debout sur la carapace; elle serrait dans ses mains deux longues guirlandes argentées semblables à celles des arbres